



HAL
open science

Le linguiste, le zoologue et le cognitiviste

Anne Reboul

► **To cite this version:**

Anne Reboul. Le linguiste, le zoologue et le cognitiviste : vers une vision réaliste de la référence. Référence temporelle et nominale: actes du 3^e cycle romand de Sciences du langage, Cluny (15-20 avril 1996), Peter Lang, pp.41-69, 2000. halshs-00003840

HAL Id: halshs-00003840

<https://shs.hal.science/halshs-00003840>

Submitted on 7 Feb 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

Le linguiste, le zoologue et le cognitiviste vers une vision réaliste de la référence

Anne Reboul
CRIN-C.N.R.S. & INRIA-Lorraine
<anne.reboul@loria.fr>

"Irrationality is the square root of all evil"

Douglas Hofstadter

"Logic, I should maintain, must no more admit a unicorn than zoology can; for logic is concerned with the real world just as truly as zoology, though with its more abstract and general features. To say that unicorns have an existence in heraldry, or in literature, or in imagination, is a most pitiful and paltry evasion"

Bertrand Russell

"Dear Colleague,

Mont Blanc with its snowfield is not itself a component part of the thought that Mont Blanc is more than 4000 metres high...

Yours sincerely

G. Frege

Dear colleague,

I believe that in spite of all its snowfield Mont Blanc itself is a component part of what is actually asserted in the proposition "Mont Blanc is more than 4000 metres high"

Yours sincerely

Bertrand Russell"

1. Introduction *Linguistics and the millenium*

Comme un certain nombre d'entre vous le savent probablement, il y a sur le réseau électronique une liste consacrée à la linguistique : la *Linguist list*. En janvier, deux membres de cette liste, Brigitte Nerlich et David Clark, sous le titre *Linguistics and the millenium*, ont posé à leurs collègues trois questions:

- (i) La linguistique, à l'image des sciences exactes, progresse-t-elle, ou, au contraire, régresse-t-elle, ou encore est-elle dans une situation circulaire sans progression ni régression?
- (ii) Quelles sont les trois découvertes les plus importantes de la linguistique?
- (iii) Dans quelle(s) direction(s) la linguistique doit-elle aller?

Nerlich et Clark ont posté un résumé des réponses qu'ils ont reçues le 23 janvier 1996 : la première question a reçu des réponses assez diverses, la tendance générale allant vers le progrès pour les plus optimistes, et vers la circularité pour les plus pessimistes, personne ne s'étant prononcé pour la régression. Dans l'ordre, les trois découvertes les plus importantes seraient l'hypothèse innéiste et la grammaire universelle de Chomsky, la découverte de la nature historique du langage par Jones et la découverte de la nature systématique du langage et la distinction langue/parole de Saussure. A la

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

question des orientations souhaitables, la réponse porte sur (1) le souhait d'une opérationnalisation des hypothèses linguistiques, i.e. la création de modèles informatiques ; (2) le travail sur la théorie de la communication au sens large ; (3) la mathématisation de l'étude du langage au travers des sous-disciplines mathématiques que sont la topologie et la théorie des catégories.

Mon article se veut largement une réponse à ces trois questions, centrée plus précisément sur le problème de la référence. Je commencerai, de façon négative, par indiquer où la linguistique ne doit pas aller, avant de développer une théorie de la référence basée sur une théorie générale du langage, de sa nature et de son fonctionnement.

2. Les mots, les choses et les animaux : contre l'idéalisme linguistique

Ces dernières années, une tendance très nettement idéaliste s'est dégagée en linguistique et notamment en linguistique francophone. Je voudrais, en toute amitié scientifique, introduire la discussion sur les positions idéalistes en linguistique, particulièrement dans une théorie de la référence.

Très grossièrement, l'idéalisme en linguistique, et notamment dans sa version contemporaine et francophone, admet les prémisses suivantes :

- P1 Le langage n'est pas distinct de la réalité extra-linguistique.
- P2 Le langage n'a pas pour fonction de décrire la réalité.
- P3 Les mots n'ont pas de sens précis.
- P4 La réalité n'existe pas.

Selon les cas, les linguistes idéalistes adoptent les deux premières prémisses, les trois premières, ou, dans les cas les plus extrêmes, les quatre prémisses ci-dessus. Soulignons que les prémisses P3 et P4, si elles semblent fréquemment s'agglomérer aux convictions des linguistes idéalistes, sont respectivement *relativiste* et *solipsiste*.

Il faut remarquer que les prémisses P2 et P4 ont des conséquences importantes pour l'étude de la référence. D'une part, la prémisses P2 implique que les notions de vérité et de fausseté ne peuvent s'appliquer aux productions langagières quelles qu'elles soient¹ ; d'autre part, si l'on considère, comme le voudrait le sens commun, que la définition de la référence, c'est de désigner, au moyen d'un terme référentiel, un objet dans le monde, la prémisses P4 écarte toute possibilité d'un tel rapport entre langage et réalité. **Il n'y a donc pas, dans**

¹ On peut considérer que la prémisses P2 constitue l'aboutissement des travaux des philosophes oxoniens, et particulièrement de John Austin, sur les actes de langage. On se souviendra que le deuxième Austin abandonnait la distinction entre *performatif* et *constatif* et défendait l'hypothèse selon laquelle tout énoncé, dès lors qu'il correspond à une phrase grammaticale complète, correspond aussi, *ipso facto*, à la production d'un acte illocutionnaire (cf. Austin 1970, Récanati 1981, Moeschler & Reboul 1994). Cette théorie rencontre cependant un certain nombre de difficultés (cf. Reboul 1990, 1992, à paraître) et ses développements récents, au travers de la logique illocutionnaire (cf. Searle & Vanderveken 1985, Vanderveken 1988), réintroduisent les notions de vérité et de fausseté.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

une optique idéaliste qui intègre P4, de référence, faute de réalité à quoi référer.

Quelle est la rationalité derrière l'attitude idéaliste? Il faut tout d'abord signaler que, si l'on considère généralement les SN comme des termes référentiels, tout usage d'un terme référentiel n'implique pas que ce terme dans cet usage réfère à un objet du monde² ensuite, même lorsque, techniquement, un terme référentiel est employé de façon référentielle, il peut ne pas avoir de référent, soit de façon accidentelle, soit de façon non-accidentelle (dans la fiction par exemple)³ enfin, le langage et l'usage du langage sont souvent extrêmement vagues. Ces trois faits indiscutables donnent donc un certain support aux prémisses P2 et P3. La prémisses P4, en ce qui me concerne, constitue un acte de foi, parfaitement respectable en lui-même, mais difficilement discutable d'un point de vue scientifique. Je voudrais, dans le paragraphe suivant, examiner les usages référentiel et non-référentiel des SN.

3. Le boeuf et la génisse

Etre un idéaliste a ses aléas, notamment lorsqu'on rencontre un exemple comme (1)⁴

- (1) Les viandes de vache et de génisse sont des viandes de boeuf².
(Note du Ministère de l'Economie)

Cet exemple est souvent présenté comme la preuve du manque de relation entre le langage et la réalité. Cependant, comme l'a fait remarquer Jacques Jayez³, si les désignations n'étaient pas "ontologiquement conditionnées", si un mot n'avait pas, conventionnellement, pour fonction de désigner un type d'objet particulier (i.e. s'il n'avait pas de sens précis), si, d'autre part, il n'y avait pas d'objet dans le monde, des énoncés comme (1), qui stipulent qu'un objet donné, généralement connu sous un nom particulier (ici, *viande de vache* ou *viande de génisse*), doit recevoir une appellation différente (ici, *viande de boeuf*), n'auraient tout simplement pas de sens. De même, si les locuteurs ne croyaient ni que les mots ont un sens précis, ni que les objets existent, des énoncés comme (1) seraient impossibles à interpréter et ne se rencontreraient probablement pas. Ainsi, loin que l'exemple (1) soutienne les prémisses P3 et P4, il les contredit et il renforce par contre l'hypothèse selon laquelle le langage décrit la réalité aussi bien que l'hypothèse de l'aspect conventionnel du sens linguistique que personne n'a d'ailleurs jamais mise en doute.

On l'aura compris, ma position n'est pas une position idéaliste, mais une position *réaliste*. J'adopte les prémisses suivantes⁴

- P1 Le langage est distinct de la réalité.
P5 Le langage a pour fonction première de décrire la réalité.
P6 Les mots ont un sens précis.

² J'emprunte cet exemple à Apothéloz et Reichler-Béguelin (1995, 241).

³ Communication personnelle.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

P7 La réalité existe.

De ces prémisses, je tire un certain nombre d'idées sur le langage et sur la référence. Certaines sont très largement partagées, notamment celle selon laquelle la signification linguistique est arbitraire et conventionnelle, alors que d'autres le sont moins, particulièrement celle selon laquelle on ne peut rendre compte de l'interprétation des énoncés sur la seule base de la signification linguistique. Je pense en effet que de nombreuses connaissances extralinguistiques sont nécessaires pour expliquer l'interprétation des énoncés et notamment l'attribution des référents. Cependant, comme je l'ai indiqué précédemment, la position idéaliste permet de faire disparaître commodément des difficultés auxquelles la position réaliste ne peut échapper. Ces difficultés sont au nombre de trois : les expressions référentielles ne réfèrent pas toujours ; même lorsqu'elles "devraient" référer, il arrive qu'elles ne réfèrent pas, faute de renvoyer à un objet dans le monde ; les mots sont souvent vagues ou employés de façon vague. Ce sont ces trois problèmes, bien réels, qui conduisent certains idéalistes à adopter la prémisse solipsiste P4. Je vais, dans l'instant, proposer une solution au premier problème, celui des usages non-référentiels des SN.

4. Tom contre Jerry, Mickey, Minnie et autres rongeurs

La meilleure façon d'exposer ce problème est de l'exposer à propos de ce que j'appelle *Le paralogisme de Tom et Jerry*, tel qu'il est décrit par Geach (1980, 95. Je traduis)⁴ :

"Il y a un amusant paralogisme pour prouver qu'un chat qui guette un trou de souris n'attrapera pas ce qu'il attend. En effet, il ne peut attraper qu'une souris déterminée s'il réussit ; mais il guettait seulement *une* souris et non une souris déterminée"

Etant donné l'exemple (2), le raisonnement derrière le paralogisme de Tom et Jerry est le suivant :

(2) Tom guette une souris.

Paralogisme de Tom et Jerry

Prémisses

1. Tom guette une souris (indéterminée).
2. Tom attrape Jerry.
3. Jerry est une souris déterminée.
4. Une souris déterminée n'est pas une souris indéterminée.

Conclusions

5. Jerry n'est pas la souris que guette Tom.
6. La même chose vaut quelle que soit la souris attrapée par Tom, Mickey, Minnie ou une souris (déterminée) non-hollywoodienne.
7. Tom n'attrapera jamais la souris qu'il guette.

⁴ Dans le texte de Geach, le chat s'appelle Jemina et la souris Minnie ; j'ai substitué à ces deux noms ceux de Tom et Jerry.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

Il va de soi que ce raisonnement peut se généraliser à peu près à n'importe quoi : le client qui entre dans une librairie pour acheter un livre ne verra jamais son action aboutir parce qu'il cherche à acheter un livre (indéterminé) et qu'il ne peut acheter qu'un livre déterminé ; de même, on ne court aucun risque d'écraser un hérisson (indéterminé) puisqu'une voiture ne peut écraser qu'un hérisson déterminé, etc.

Comme son nom, le *paralogisme de Tom et Jerry*, l'indique, ce raisonnement est invalide : les chats attrapent des souris qu'ils ont guettées, les gens achètent dans les librairies les livres qu'ils avaient l'intention d'y acheter et le nombre de cadavres de hérissons sur les routes montre que le risque d'en écraser est grand. Cependant, le paralogisme de Tom et Jerry est important à deux titres : d'une part, il éclaire tout à la fois les limites et la force de la notion de référence, dans sa définition tirée du sens commun et indiquée ci-dessus ; d'autre part, il permet de mettre le doigt sur l'erreur de raisonnement sur laquelle repose un grand nombre d'analyses idéalistes des problèmes de la référence.

Où est l'erreur derrière le paralogisme de Tom et Jerry? Il peut, en fait, y avoir (au moins) deux erreurs, l'une à la prémisse 1, l'autre à la prémisse 4. Cette deuxième erreur à la prémisse 4 entraîne la fausseté des conclusions 5, 6 et 7. La première erreur tient à l'interprétation donnée à la description indéfinie dans *Tom guette une souris*. En effet, depuis Russell (1905), les descriptions indéfinies sont analysées comme non-référentielles : elles n'introduiraient pas dans la proposition exprimée un référent, mais feraient de cette proposition une proposition existentielle, du type "Il existe un x, tel que...". Cependant, la thèse selon laquelle les descriptions indéfinies ne réfèrent pas ne doit recevoir aucune des interprétations naïves A, B ou C :

- A. Il n'existe pas d'objet correspondant au SN "une souris".
- B. Tom ne guette pas une souris déterminée, i.e. Tom n'est pas capable d'identifier la souris qu'il guette.
- C. Le locuteur de *Tom guette une souris* n'est pas capable d'identifier la souris que guette Tom.

Aucune des ces trois thèses n'est impliquée par la théorie de la nature non-référentielle des descriptions indéfinies. Cette théorie doit s'interpréter de la façon suivante :

- D. L'identification par l'interlocuteur d'un référent spécifique pour la description indéfinie n'est pas indispensable à l'interprétation de la phrase.

A strictement parler, donc, **dire que les descriptions indéfinies ne réfèrent pas, c'est simplement dire que l'attribution par l'interlocuteur d'un référent à une description indéfinie dans un énoncé donné ne conditionne pas la réussite de l'acte de communication correspondant à l'énoncé**. On remarquera que ceci ne veut pas dire que l'interlocuteur ne peut jamais attribuer de référent à une description indéfinie, mais seulement que cette attribution n'est pas indispensable. D ne veut pas dire non plus que l'on n'interprète pas les descriptions indéfinies : simplement, leur interprétation ne passe pas nécessairement par l'attribution d'un référent.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

5. La référence et autres monstres

Le temps est venu, me semble-t-il, de préciser ce qui fait de l'usage d'une expression référentielle un usage référentiel ou un usage non-référentiel. Pour ce faire, je vais définir ce qu'est l'usage non-référentiel d'une expression en m'appuyant sur l'interprétation D de la thèse de la non-référentialité des descriptions indéfinies⁵

Def.1 *Définition d'un usage non-référentiel*

Une expression est utilisée de façon non-référentielle ssi l'identification par l'interlocuteur d'un référent spécifique pour l'expression n'est pas indispensable à l'interprétation de l'énoncé.

On peut, *a contrario*, donner une définition d'un usage référentiel⁶

Def.2 *Définition d'un usage référentiel*

Une expression est utilisée de façon référentielle ssi l'identification par l'interlocuteur d'un référent spécifique pour l'expression est indispensable à l'interprétation de l'énoncé.

On notera que ces deux définitions ne disent rien de l'ontologie⁵ (interprétation A), ou de la capacité que peut avoir un des protagonistes (locuteur, interlocuteur, sujet, etc.) à identifier un éventuel référent (interprétations B et C). Il n'y a donc pas, comme nous l'avons vu plus haut, d'implication entre Def.1 ou Def.2 et ces diverses possibilités.

Examinons les exemples suivants avec descriptions indéfinies, c'est-à-dire avec des expressions nécessairement utilisées de façon non-référentielle d'après Def.1⁶

(3) a. Tu dois écrire une lettre à ta grand-mère et n'oublie pas de la poster avant le week-end.
b. Tom voudrait bien attraper une souris, mais il ne sait pas laquelle.
c. Paul va épouser une Tahitienne que je ne connais pas.

(3') a. C'est bien d'avoir écrit une lettre à ta grand-mère mais n'oublie pas de la poster avant le week-end.
b. Tom voudrait bien attraper une souris, celle qui lui a échappé de justesse l'autre jour.
c. Paul va épouser une Tahitienne que je connais bien.

En (3), l'usage (nécessairement) non-référentiel de différentes descriptions indéfinies s'allie avec l'inexistence d'un référent, avec l'incapacité de Tom à identifier un référent et avec celle du locuteur à identifier un référent. En (3'), c'est l'inverse⁶ l'usage non-référentiel de descriptions indéfinies se marie à l'existence du référent et à la capacité du sujet et du locuteur à identifier le référent. Enfin, l'usage d'une description indéfinie, s'il implique que l'attribution d'un référent au SN par l'interlocuteur n'est pas nécessaire à l'interprétation de l'énoncé, n'implique pas que l'interlocuteur puisse ou ne puisse pas lui attribuer un référent⁶

⁵ Def.2 implique fortement l'existence de l'objet qui est le référent de l'expression utilisée de façon référentielle. J'aurai l'occasion d'y revenir par la suite.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

- (4) a. Paul va épouser une Tahitienne et tu la connais.
b. Paul va épouser une Tahitienne et tu ne la connais pas

Ainsi, dire qu'un terme en usage n'est pas (ou n'est pas utilisé de façon référentiel(le)), ce n'est pas dire qu'aucun objet ne pourrait y correspondre et ce n'est pas non plus impliquer qu'il ne correspond à aucun objet identifiable, c'est dire qu'il **n'est pas nécessaire pour l'interprétation de l'énoncé de lui attribuer un référent**.

On remarquera que, pas plus que Def.1 ne définit la non-référence en soi, Def.2 ne définit la référence en soi, indépendamment de l'usage qui est fait d'un terme. Ainsi, **ce n'est pas le terme ou l'expression elle-même, mais le terme ou l'expression dans l'usage qui en est fait et à cause de cet usage qui réfère ou qui ne réfère pas** \square **ce qui est déterminant, c'est l'intention du locuteur**. En d'autres termes, la référence ne serait pas de façon principale un problème de sémantique (au sens linguistique du terme), c'est un problème de pragmatique, un problème d'usage plutôt que de signification lexicale.

Dès lors, le terme *expression référentielle* n'a pas grand sens \square on peut seulement en dire, qu'à l'exception des descriptions indéfinies qui ne réfèrent pas (elles sont toujours utilisées de façon non-référentielle selon Def.1), il désigne des expressions linguistiques qui peuvent être utilisées de façon référentielle selon Def.2. Pour autant, certaines expressions référentielles comme les noms propres semblent imposer un usage référentiel et ne pas avoir d'usage non-référentiel⁶, alors que d'autres, comme les pronoms ou les descriptions définies sont susceptibles aussi bien d'usages référentiels (au sens de Def.2) que d'usages non-référentiels (au sens de Def.1). Ainsi, le terme *expression référentielle* regroupe tous les NP sur un *continuum* qui va d'expressions qui ne peuvent être utilisées que de façon non-référentielle (comme les descriptions indéfinies) à des expressions qui ne peuvent être utilisées que de façon référentielle (comme les noms propres) *via* des expressions qui peuvent être utilisées aussi bien de façon référentielle que de façon non-référentielle (comme les pronoms ou les descriptions définies).

Dès lors, on peut en revenir au problème de la force et des limites de la notion de *référence*. Ses limites sont évidentes \square si la notion est claire, selon Def.1 et Def.2, le terme est ambigu et on a tendance à en faire un usage exagéré, lorsque l'on dit qu'une expression réfère ou qu'un locuteur réfère. Aucun de ces deux usages du terme *référence* ne correspond à Def.2. On peut cependant en donner une définition \square

Def.3 *Définition de la référence pour une expression*

Une expression réfère ssi il y a un objet que désigne l'expression.

Def.4 *Définition de la référence pour un locuteur*

Un locuteur réfère ssi il est capable d'identifier le référent d'une expression référentielle qu'il a employée dans un énoncé donné.

⁶ Il y a des exceptions \square pour une excellente discussion de la référence et des usages référentiel et non-référentiel, cf. Récanati 1993.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

Même si l'on réserve le terme d'usage référentiel aux situations qui satisfont Def.2, Def.3 et Def.4 ne sont pas sans intérêt – elles permettent de comprendre pourquoi les descriptions indéfinies sont considérées généralement comme des expressions référentielles (elles peuvent satisfaire Def.3 ou Def.4). Elles ne sont pas non plus sans rapport avec Def.2. Si, en effet, une situation dans laquelle Def.3 et Def.4 sont satisfaites n'est pas nécessairement pour autant une situation dans laquelle Def.2 est satisfaite, à l'inverse, une situation dans laquelle Def.2 est satisfaite est une situation où Def.3 et Def.4 sont satisfaites. Ainsi, s'il n'y a pas de relation d'implication de Def.3 et Def.4 vers Def.2, il y a une relation d'implication de Def.2 vers Def.3 et Def.4.

On le voit, les expressions dites référentielles ne réfèrent pas toujours, selon Def.2. Ce fait, indiscutable, ne doit cependant pas conduire à adopter un mode de raisonnement comme celui qu'illustre *Le paralogisme de Tom et Jerry*. Du fait que certaines expressions référentielles sont utilisées de façon non-référentielle (selon Def.1), on ne peut ni déduire qu'elles n'ont pas de référent, ni déduire que, lorsqu'elles ont un référent, ce référent n'est pas identifiable, ni, pire encore, en déduire que la référence est un mythe, que le langage n'a pas pour fonction de décrire la réalité ou que la réalité n'existe pas.

6. Les référents discursifs et autres chimères

En 1976, Lauri Karttunen a publié, dans la série *Syntax and Semantics*, un article qui a apparemment conditionné la plupart des travaux suivants sur la référence en linguistique. Je voudrais ici indiquer l'importance et les limites de cette influence.

Karttunen indique d'entrée de jeu à quelle question il entend répondre – la possibilité pour une machine de distinguer l'apparition d'un nouvel individu dans le discours, ce qui suppose, de façon converse, la capacité à déterminer si une description définie réfère ou non et à quel individu déjà mentionné elle réfère⁷. Il faut remarquer avant toute chose que le terme *référer* ne correspond pour Karttunen ni à Def.2 ni à Def.3 ni à Def.4. Il distingue les usages référentiels et non-référentiels des descriptions définies sur la base des exemples suivants –

- (5) a. La voiture de Bill est noire.
b. Bill est le meilleur étudiant de l'année.

La voiture de Bill en (5a) correspond et *le meilleur étudiant de l'année* en (5b) ne correspond pas à un usage référentiel. Karttunen, considérant que les descriptions définies, lorsqu'elles réfèrent, désignent nécessairement un individu déjà mentionné, son problème est celui de savoir quand une description indéfinie autorise à introduire un nouvel individu dans un ensemble

⁷ Nous retrouverons au paragraphe suivant la même hypothèse, selon laquelle toute description définie qui réfère (au sens de Karttunen) réfère sur le mode de l'anaphore discursive, i.e. à un individu déjà mentionné. J'aurai alors l'occasion de montrer, à travers quelques exemples, que cette hypothèse est fautive et que les descriptions définies ne sont pas interprétées de façon anaphorique. On remarquera par ailleurs que la formule "un individu déjà mentionné" n'implique aucun engagement ontologique. En d'autres termes, dans sa théorie des référents discursifs, Karttunen n'a ni une position idéaliste, ni une position réaliste.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

des individus mentionnés, nouvel individu qui pourrait alors servir de *référent discursif* à une description définie subséquente. Il discute d'exemples comme les suivants

- (6) a. Bill a une voiture.
b. Elle/La voiture/La voiture de Bill est noire
- (7) a. Bill n'a pas de voiture.
b. *Elle/La voiture/La voiture de Bill est noire.
- (8) a. Jean a offert à Marie un bracelet.
b. Le bracelet était cher.
- (9) a. Jean a promis à Marie un bracelet.
b. *Le bracelet était cher.

Je n'examinerai pas l'analyse que fait Karttunen de ces exemples, ni les conditions qu'il donne pour qu'une description indéfinie introduise ou non un nouveau référent discursif.

Je voudrais plutôt discuter de l'usage qui a été fait depuis l'article de Karttunen de la notion de *référent discursif* ou d'*objet de discours*. La position de Karttunen, ni réaliste ni idéaliste, comme je l'ai déjà fait remarquer, s'explique par le fait que Karttunen travaillait dans le cadre de la grammaire générative. On notera que la grande nouveauté dans l'article de Karttunen est d'avoir suggéré que les quantificateurs existentiels (au moins lorsqu'ils sont positifs – pas *aucun*) tout à la fois assertent l'existence d'un objet d'un type ou d'un autre et introduisent une constante pour cet objet.

Cependant cette analyse doit être tempérée et l'article de Karttunen lui-même fait clairement partie des tentatives pour la limiter puisqu'il indique précisément les cas où l'introduction d'une constante n'est pas possible. Il faut remarquer par ailleurs que, bien que l'analyse de Karttunen reste purement linguistique⁸, la possibilité de l'introduction d'une constante dépend de la possibilité de l'interprétation existentielle de la description indéfinie. Que cette interprétation dépende elle-même des présupposés liés aux énoncés ne fait de la possibilité ou de l'impossibilité d'introduire une nouvelle constante un fait linguistique (i.e. syntaxique ou sémantique) que si l'on adopte la théorie du caractère sémantique des présuppositions, une théorie qui a été très largement critiquée (cf., notamment, Kempson 1975, Wilson 1975).

Les travaux qui, depuis 1976, ont fait usage de la notion de *référent discursif* ou d'*objet de discours* ont, à quelques notables exceptions près, (cf. Kamp & Reyle 1993, Asher 1993, et généralement les travaux dans la mouvance de la DRT), été beaucoup moins précis, à la fois quant à leurs hypothèses scientifiques et dans leurs préoccupations, que l'article de Karttunen. Ils ont pour caractéristique d'adopter sans aucune distance critique l'hypothèse selon laquelle les descriptions définies dans un usage référentiel (au sens de Karttunen) réfèrent à un individu déjà mentionné. Cette hypothèse a

⁸ C'était par beaucoup de côtés l'ère de la linguistique triomphaliste et impérialiste...

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

largement conduit à choisir des analyses dans lesquelles la notion de *cohérence* joue un grand rôle.

7. La cohérence □ mythes et réalités

Comme nous l'avons vu au paragraphe précédent, les descriptions définies sont souvent considérées comme correspondant nécessairement à des anaphores discursives, i.e. comme référant à des individus déjà mentionnés (cf. Bosch & Geurts 1990, et pour une critique, Charolles 1994b, Gaiffe, Reboul & Romary à paraître). Ceci explique probablement pourquoi les notions d'*anaphore discursive*⁹, de *discours* et de *cohérence* sont généralement considérées comme intimement liées. De fait cette intime liaison n'est pas sans poser problème, notamment en ce qui concerne la définition du discours et de la cohérence. Le premier problème est que ces deux définitions apparaissent circulaires dans la mesure où la cohérence est considérée comme l'équivalent pour le discours de ce qu'est la grammaticalité pour la phrase. Cependant, alors que la grammaticalité est susceptible d'une définition indépendante de celle de la phrase (c'est l'objet de la syntaxe), la cohérence ne semble pas avoir de définition indépendante du discours. En effet, on pourrait supposer que la cohérence dépende, dans un discours donné, de la présence ou de l'absence de marques linguistiques, souvent appelées *marques de la cohésion*. Ces marques linguistiques sont de trois types □ anaphores discursives, élipses et connecteurs dits pragmatiques. Cependant, la présence de telles marques dans un discours ne garantit en rien la cohérence de ce discours, pas plus que leur absence n'interdit à un discours d'être cohérent (cf. Blass 1985, Charolles 1994a, Moeschler 1989, Reboul à paraître □ā, entre autres). Il semble donc qu'il n'y ait pas de possibilité pour une définition non circulaire de la cohérence.

Pour en revenir plus précisément au problème de l'anaphore discursive, le raisonnement qui lie la résolution de l'anaphore discursive à la cohérence semble être le suivant □

(10) *Anaphore discursive et cohérence*

1. Un texte est nécessairement cohérent.
2. S'il y a une anaphore discursive, elle respecte la cohérence du texte.
3. Il faut donc lui attribuer un antécédent qui livre une interprétation cohérente avec 1¹⁰.

On remarquera que ce raisonnement a une caractéristique □ il n'implique aucune connaissance extra-linguistique en dehors du texte. Il semble toutefois que de telles informations soient parfois indispensables pour interpréter correctement une anaphore discursive, comme le montre l'exemple suivant □

- (11) (...) Justement, au pied du Sacré-Coeur, où l'on édifie la basilique, se créent des cabarets - tout près des anciens bals du Second Empire. Bourgeois et canailles s'y côtoient. Lautrec s'attarde longuement à

⁹ L'anaphore discursive ne se réduit bien entendu pas aux seules descriptions définies. Elle englobe aussi les pronoms de 3^e personne et correspond plus généralement à la reprise par une description définie ou par un pronom d'une expression référentielle employée dans une phrase précédente.

¹⁰ Cf. Reboul à paraître a.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

l'Elysées-Montmartre, croque sur papiers et nappes des danseuses jambe en l'air, fleurs flétries de la passion. Manet vient de peindre son "Bal des Folies Bergères". **Bonnat, trop académique, ne le satisfait plus, il l'a quitté pour s'incrimer chez Carmon, rue Constance, à deux pas de la rue Lepic.** Lorsqu'il quitte l'atelier, il est solitude, appétit, souffrance (...).

("Toulouse-Lautrec" du bordel au musée",
Nicole Leibowitz, *Le Nouvel Observateur*, 20-26 février 1992).

L'ensemble de l'article dont est tiré cet extrait est consacré à Toulouse-Lautrec et le problème est de savoir si les anaphores discursives *le* et *il* dans la phrase en gras renvoient à Manet ou à Lautrec. C'est, je crois, la phrase suivante qui permet la désambiguïsation et ce, principalement, au travers des informations extra-linguistiques dont on dispose sur Lautrec. On est ici dans un cas où les informations strictement tirées du texte ne permettent pas de résoudre l'anaphore discursive. Or la notion de cohérence peut difficilement être comprise comme englobant des informations extérieures au texte auquel elle s'applique.

Par ailleurs, et indépendamment même des problèmes de définition liés à la notion de cohérence, **l'idée selon laquelle toute description définie est une anaphore discursive est une idée inacceptable.** Ceci est très clair dans les cas où la première mention d'un objet se fait *via* une description définie. Il y a là deux types d'exemples, les anaphores associatives (dont je ne parlerai pas ici) et les descriptions définies qui interviennent dans la première phrase d'un texte. En voici deux exemples :

(12) *L'autobus* allait partir ; il grondait sourdement avec de brusques toussotements, de brusques hoquets.
(Sciascia, L. (1986) *Le jour de la chouette*, Paris, Garnier-Flammarion)

(13) Pendant un demi-siècle, *les bourgeoises de Pont-l'Évêque* envient à Mme Aubain sa servante Félicie.

(Flaubert, G. *Un cœur simple*)

Si ces descriptions définies s'interprètent sans problème en l'absence de phrases précédentes, on ne voit pas bien pourquoi elles devraient s'interpréter *via* la cohérence dans d'autres situations. Ainsi, la notion de cohérence pose plus de problèmes qu'elle n'en résout et elle apparaît, en tout état de cause, comme une notion dont il faudrait se dispenser.

8. Pragmatique et sémantique des représentations mentales (RM)

Sans être aussi sauvagement "référentialiste" que le canard d'*Alice au pays des merveilles*,¹¹ on peut néanmoins dire que l'interlocuteur qui interprète un

¹¹ "I thought you did," said the Mouse. (...) "the patriotic archbishop of Canterbury (...) found it advisable"

"Found *what*?" said the Duck.

"Found *it*," the Mouse replied rather crossly: "of course you know what "it" means..."

"I know what "it" means well enough, when I find a thing," said the Duck: "it's generally a frog or a worm. The question is, what did the archbishop find?"

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

énoncé où une expression référentielle a été employée de façon référentielle cherche à identifier un référent pour cette expression. Reprenons Def.2

Def.2 *Définition d'un usage référentiel*

Une expression est utilisée de façon référentielle ssi l'identification par l'interlocuteur d'un référent spécifique pour l'expression est indispensable à l'interprétation de l'énoncé.

D'après cette définition, une expression est utilisée de façon référentielle ssi l'identification de son référent est indispensable à l'interprétation de l'énoncé. Que signifie exactement l'expression *indispensable à l'interprétation de l'énoncé*?

Pour répondre à cette question, je voudrais la reformuler dans le cadre de la théorie de la pertinence (cf. Sperber & Wilson 1995)¹². Peut-on faire sens de Def.2 dans la théorie de la pertinence?. La réponse passe par une reformulation de Def.2

Def.2' *Définition d'un usage référentiel (révisée)*

Une expression est utilisée de façon référentielle ssi l'identification par l'interlocuteur d'un référent spécifique pour l'expression est indispensable à la pertinence de l'énoncé.

Je voudrais maintenant justifier cette reformulation et répondre du même coup à la première question. Pourquoi, dans le cas d'une expression utilisée de façon référentielle, l'identification d'un référent est-elle indispensable à la pertinence de l'énoncé? La pertinence est une théorie propositionnaliste, vériciste, logiciste, etc. (elle a toutes les caractéristiques que rejettent les linguistes idéalistes). Elle porte donc essentiellement sur des propositions le but est d'ajouter de nouvelles propositions à l'environnement cognitif de l'interlocuteur, de modifier la force avec laquelle les propositions de l'environnement cognitif sont entretenues, etc. Tout ceci suppose que **les représentations de l'environnement cognitif sont pleinement propositionnelles**, i.e. susceptibles de recevoir une valeur de vérité. Ce n'est pas le cas si ces représentations ont une forme moins que propositionnelle une représentation avec une forme moins que propositionnelle correspond à ce que l'on appelle, dans la tradition russellienne, une *fonction propositionnelle*, c'est-à-dire à une forme logique qui doit être complétée pour être vraiment propositionnelle. Reprenons l'exemple discuté par Frege et Russell

(14) Le Mont Blanc fait plus de 4000 mètres de haut.

Cet énoncé a une forme logique très simple du type argument (*le Mont Blanc*)/prédicat (*fait plus de 4000 mètres de haut*). Interprété par le module linguistique (syntaxe et sémantique), on peut considérer qu'elle a une forme logique qui correspond à une fonction propositionnelle, -*fait plus de 4000 mètres de haut*. Pour obtenir une forme pleinement propositionnelle, il faut remplir la place vacante du prédicat unaire *fait plus de 4000 mètres de haut*. Cette opération correspond à un enrichissement particulier de la forme logique,

¹² Je ne rappellerai pas les principes de base de la théorie de la pertinence ici : ils sont maintenant suffisamment connus pour que l'on puisse se contenter de conseiller au lecteur intéressé de se reporter à l'ouvrage de Sperber et Wilson (1995).

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

l'attribution des référents. Avant d'expliquer rapidement comment se fait l'attribution des référents, je voudrais dire quelques mots de Def.2.

Si l'identification par l'interlocuteur d'un référent spécifique pour l'expression est indispensable à l'interprétation de l'énoncé dans le cas d'une expression référentielle utilisée de façon référentielle, c'est précisément parce que ne pas identifier un référent spécifique correspondrait au fait d'aboutir à une représentation moins que propositionnelle pour l'énoncé, i.e. à une fonction propositionnelle, incapable de recevoir une valeur de vérité, plutôt qu'à une forme propositionnelle. D'où la nécessité, dans le cas d'un usage référentiel, de l'attribution d'un référent.

Venons-en maintenant au problème de l'enrichissement particulier de la forme logique qu'est l'attribution d'un référent. Comme nous l'avons vu, elle consiste à remplir une place vacante d'un prédicat qui peut être unaire, binaire, etc. Le problème dès lors est de savoir ce que l'on met à cet endroit-là. Est-ce, comme le voulait Russell, le Mont Blanc avec tous ses champs de neige, ses glaciers, ses séracs, etc. ou est-ce autre chose? Si c'était le cas, il faudrait considérer qu'attribuer un référent consiste à prendre (physiquement) un objet dans le monde et à l'insérer d'une façon ou d'une autre à la proposition. Il y a, me semble-t-il, une autre réponse et cette autre réponse passe par la pragmatique des représentations mentales (RM).

La notion de RM reprend partiellement et développe dans un sens nouveau des idées qui ont été proposées aussi bien en intelligence artificielle en intelligence artificielle qu'en sémantique formelle (cf. notamment Heim 1982). L'idée consiste à dire qu'un objet est représenté mentalement comme une RM regroupant toutes les informations dont dispose l'individu sur cet objet. Le problème d'une sémantique ou d'une pragmatique des RM, c'est la gestion des RM, leur création, leur modification, leur architecture, leur accessibilité à un moment donné.

Ma suggestion est bien évidemment que ce qui remplit la place de l'expression référentielle, c'est *l'adresse de la RM*. La façon dont on détermine la "bonne" RM, la RM qui permet, en principe, de déterminer le référent physique, passe par le principe de pertinence **la RM choisie est celle qui livre une interprétation consistante avec le principe de pertinence**. Par ailleurs, la gestion des RM se fait, au moins partiellement, de façon pragmatique et elle est notamment gouvernée par des systèmes de croyance particuliers, du même type que la *psychologie populaire* ou que la *physique populaire*. Je pense ici à l'*ontologie ou métaphysique populaire*, sur laquelle j'ai eu l'occasion de travailler (cf. Reboul à paraître b et c). Examinons l'exemple suivant, qui permet de poser un certain nombre de problèmes liés à la gestion des RM:

- (15) Prenez un poulet vif et bien gras. Tuez-le, préparez-le pour le four, coupez-le en quatre et rôtissez le avec du thym pendant une heure¹³.

Cet exemple illustre le phénomène des référents évolutifs, c'est-à-dire le cas des exemples où un objet est introduit sous une certaine description (ici *un poulet vif et bien gras*) et où les actions décrites dans la suite de l'exemple (ici *tuez, préparez*

¹³ L'exemple (15), qui est devenu l'exemple paradigmatique de *référent évolutif*, est tiré de Brown & Yule 1983.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

pour le four, coupez en quatre, rôtissez pendant une heure avec du thym) font que l'objet ne répond plus à la description de départ, alors même que le texte ne lui assigne pas une nouvelle description congruente avec son nouvel état (ici, par exemple, *les quatre morceaux de poulet rôti*). Ce fait est marqué linguistiquement par l'impossibilité de substituer aux pronoms successifs la description d'origine.

Cet exemple illustre à mon avis la nécessité d'une approche référentialiste. L'impossibilité de la substitution *salva veritate* rend inopérantes la plupart des approches traditionnelles du problème de l'interprétation des pronoms dans la mesure où toutes ces approches sont fortement substitutionnalistes. Elles supposent généralement qu'un pronom ne peut se voir attribuer une référence que sur la base de son antécédent. La stratégie serait donc, lorsque l'on rencontre un pronom, de chercher l'antécédent de ce pronom et d'utiliser le contenu sémantique de cet antécédent pour identifier le référent du pronom. Dans cette optique, le référent du pronom et celui de son antécédent sont soit un seul et même objet et susceptibles de la même description, soit deux objets différents mais susceptibles de la même description. Dans les deux cas, on doit pouvoir remplacer le pronom par son antécédent et tout exemple où cette substitution n'est pas possible alors même que l'énoncé est interprétable (i.e. alors que l'on peut attribuer un référent au pronom) est un contre-exemple à cette théorie des pronoms. L'exemple (15) montre que cette description n'est pas tenable.

Venons-en maintenant à la gestion des RM. Le premier problème est la *création d'une RM*. La création d'une RM est déclenchée par divers phénomènes, certains qui sont linguistiques, d'autres qui ne le sont pas. On crée une RM lorsque l'on rencontre une expression référentielle à laquelle aucune RM existante ne correspond. C'est fréquemment le cas pour les expressions référentielles utilisées de façon non-référentielle comme, dans l'exemple (15), la description indéfinie *un poulet vif et bien gras*¹⁴. C'est aussi le cas pour des objets dans le monde auxquels on accède par la perception immédiate, visuelle généralement mais pas nécessairement. On tend ainsi à construire, pour des objets saillants dans l'environnement physique, une RM dans l'environnement cognitif. Revenons-en à l'exemple (15). En rencontrant la description indéfinie *un poulet vif et bien gras*, on construit donc une nouvelle RM. Les RM ont essentiellement la même structure que les *concepts* dans la théorie de la pertinence. Ils ont une *adresse en mémoire* à laquelle on peut les trouver. Ils ont trois entrées, une *entrée logique* qui indique avec quelles autres RM la RM a des relations logiques, une *entrée encyclopédique* qui rassemble toutes les informations que l'on peut avoir sur l'objet dont la RM est la représentation, une *entrée lexicale* qui rassemble les contreparties en langage naturel de la RM, c'est-à-dire en l'occurrence les expressions référentielles par lesquelles on le désigne ou on l'a désigné. Ainsi, une RM est un type particulier de concept en ceci que, potentiellement, elle correspond à un objet ou ensemble d'objets unique. Chaque action décrite dans l'énoncé suivant modifie la RM dans la mesure où elle ajoute aux informations contenues dans l'entrée encyclopédique de la RM de nouvelles informations sur l'état présent de l'objet, les informations précédentes prenant place dans un historique qui est un sous-ensemble ordonné des propositions de l'entrée encyclopédique. Toutefois, aucune de ces actions ne modifie l'entrée lexicale de la RM qui ne peut être

¹⁴ Ce n'est pas toujours le cas puisque Def.1 n'implique pas que l'interlocuteur ne puisse pas identifier l'objet, seulement qu'il n'est pas indispensable qu'il le fasse.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

modifiée que par une nouvelle nomination ou catégorisation de l'objet. On remarquera que ce qui précède se rattache à une vision particulière de la sémantique des prédicats et notamment des prédicats d'action – ils sont conçus comme impliquant analytiquement des propositions portant sur l'état final de l'objet qui est l'argument (le complément en l'occurrence) du prédicat. Cette sémantique des prédicats peut être bloquée dans certains cas où un temps verbal spécifique (le progressif en anglais, par exemple) modifie le verbe et bloque certaines de ses implications (cf. Reboul 1995 et Reboul 1996).

Dans cette optique, certains prédicats d'action peuvent conduire à la création de nouvelles RM. C'est le cas pour le prédicat *coupez en quatre* dans l'exemple (21) – ce prédicat conduit à la construction d'une nouvelle RM, correspondant aux morceaux de poulet ainsi obtenus, et liée à la RM correspondant au poulet par une relation logique et, plus précisément, méréologique (i.e. la RM correspondant aux quatre morceaux de poulet a la relation *partie propre* avec la RM correspondant au poulet). Ainsi, on le voit, la création et la gestion des RM est largement tributaire des informations fournies par l'environnement linguistique. Il y a, cependant, d'autres facteurs qui peuvent jouer un rôle, et notamment les principes de l'ontologie ou de la métaphysique populaire – l'important, en effet, est de voir que, si une RM correspond à un objet ou à un ensemble d'objets unique dans le monde, la notion d'identité joue un rôle extrêmement important dans la gestion des RM. La décision de créer une RM ou, à l'inverse d'ajouter de nouvelles informations à une RM existant dépend du fait que l'on considère qu'il y a un objet unique ou qu'il y a deux objets différents. Dans l'exemple (21), le fait que le poulet change très radicalement d'état du début à la fin de l'exemple, ainsi que le fait qu'on ne puisse plus au terme de l'exemple lui appliquer la même description, n'interdit pas qu'il s'agisse du même objet matériel, indépendamment des termes que l'on peut ou non utiliser pour le désigner. En effet, l'identité au travers du temps ne dépend pas de la linguistique, mais de principes généraux que l'on peut regrouper sous l'étiquette *métaphysique populaire* (cf. Reboul à paraître b et c).

Ainsi, la notion de RM peut répondre aux besoins d'une théorie de la référence, elle permet de rendre compte du problème des référents évolutifs. Elle permet également de rendre compte d'un autre problème, bien illustré par l'exemple suivant¹⁵ –

- (16) Le savon se venge de l'humiliation [que l'eau] lui fait subir en se mélangeant intimement à l'eau, en s'y mariant de la façon la plus ostensible. *Cet oeuf, cette plate limande, cette petite amande* se développe rapidement en poisson chinois, avec ses voiles, ses kimonos à manches larges et fête ainsi son mariage avec l'eau.

(F. Ponge, *Le savon*, Paris, Gallimard, 1967, 98).

Dans cet exemple, on a un objet, repéré par l'expression *le savon*, que l'on désigne par d'autres expressions linguistiques, *cet oeuf, cette plate limande, cette petite amande*. Dans une théorie des RM, on a une RM qui correspond à cet

¹⁵ Que j'emprunte à Apothéloz et Reichler-Béguelin 1995, 242.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

objet¹⁶ et l'entrée encyclopédique de cette RM n'est pas modifiée par la suite de descriptions définies *cet oeuf, cette plate limande, cette petite amande*. Par contre, l'entrée lexicale est modifiée. On remarquera que l'exemple (16) soulève deux problèmes, celui du point de vue et celui de la métaphore – les descriptions définies utilisées dans le deuxième énoncé sont utilisées de façon non littérale, comme l'est le prédicat de ce même énoncé (*se développe rapidement en poisson chinois...*). Je ne m'arrêterai pas ici sur l'interprétation non-littérale des énoncés sur lesquels la théorie de la pertinence est particulièrement performante (cf. Sperber & Wilson 1986, 1995, Reboul à paraître d).

Reste maintenant à expliquer comment, à partir d'une expression référentielle utilisée de façon référentielle pour référer à un objet précédemment identifié (i.e. pour lequel une RM a déjà été créée), **on détermine la RM pertinente**. En fait, cette question contient sa propre réponse – **la RM concernée est la plus pertinente c'est-à-dire celle qui est la moins coûteuse à atteindre** (on voit réapparaître le facteur de l'accessibilité) **et celle dans l'entrée encyclopédique de laquelle l'énoncé a des chances de produire le plus d'effets cognitifs**. Dans le coût de la recherche de la RM, il faut faire entrer la façon même dont on y accède et cette façon d'y accéder dépend assez largement des informations lexicalement contenues dans l'expression référentielle elle-même. Cette information peut correspondre tout simplement à l'expression elle-même si elle fait déjà partie de l'entrée lexicale de la RM, ou à une des informations contenues dans l'entrée encyclopédique de la RM. Dans le cas d'un nom propre, l'information pertinente est dans l'entrée lexicale. Dans le cas d'une description, elle peut être dans l'entrée lexicale (si elle a déjà été utilisée pour référer à l'objet) ou dans l'entrée encyclopédique (si, dans le cas d'un référent évolutif par exemple, le contenu de la description correspond à un état de l'objet inféré à partir des prédicats d'un énoncé précédent plus ou moins proche ou éloigné dans le temps). Dans le cas d'un pronom, l'information lexicalement contenue dans l'expression référentielle est minimale et peut être considérée comme procédurale. Elle exploite peu les informations contenues dans la RM (seulement les informations de genre et de nombre), mais bien l'accessibilité de la RM – *typiquement, un pronom réfère à une RM maximale accessible*¹⁷. Une RM est *maximale accessible* si elle est "ouverte", c'est-à-dire si l'objet qu'elle représente a été mentionnée dans un énoncé précédent, ou immédiatement précédent. Plusieurs RM peuvent être ouvertes à la fois et aucune RM ne reste ouverte au-delà de quelques énoncés à partir du dernier énoncé où l'objet qu'elle représente a été mentionné. Par ailleurs, l'accessibilité est une notion graduelle et plus un objet a été mentionné récemment, plus la RM qui le représente, même si elle n'est pas maximale accessible (i.e. ouverte) est accessible. L'accessibilité des RM dépend aussi des relations logiques entre la RM et d'autres RM – une RM qui entretient une relation logique avec une autre RM maximale accessible, par exemple, sera plus accessible qu'une RM qui n'entretient aucune relation logique avec une RM maximale accessible. Ajoutons enfin qu'une RM ouverte correspond à une

¹⁶ Je suis consciente du fait que, dans (16), la description définie *le savon* est utilisée de façon générique. Cela ne change rien à l'analyse proposée.

¹⁷ Sur la notion d'accessibilité pour les expressions référentielles, cf. Ariel 1990. Mais pour une critique, cf. Reboul à paraître

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

partie du contexte par rapport auquel est interprété l'énoncé¹⁸. Enfin, la conservation des RM et des informations qui y sont contenues est soumise aux contraintes mémorielles générales en vigueur dans l'esprit humain.

9. La fiction, le faire-semblant, la contre-factualité et la référence

Il faut noter que la description donnée plus haut des RM n'interdit pas en elle même une position idéaliste et qu'elle pourrait se concevoir dans une position idéaliste. Rien n'interdit d'avoir exactement le même type de gestion des RM¹⁹ que celui décrit au paragraphe précédent, et d'accepter les prémisses idéalistes P2 à P4, reproduites ci-dessous

P2 Le langage n'a pas pour fonction de décrire la réalité.

P3 Les mots n'ont pas de sens précis.

P4 La réalité n'existe pas.

Qu'est-ce qui fait d'une RM donnée un instrument de la référence au sens fort du terme, c'est-à-dire au sens où un interlocuteur utilise ou peut utiliser cette RM pour identifier un objet dans le monde que le locuteur a désigné au moyen d'une expression référentielle utilisée de façon référentielle? Dans le cas où la création de la RM est déclenchée par la perception d'un objet matériel dans le monde, le lien entre la RM et le monde est clair. Dans le cas où la RM est créée pour des raisons linguistiques (i.e. à la suite d'une description définie ou de l'interprétation d'un prédicat, comme décrit précédemment par exemple), elle est moins évidente. J'ai dit plus haut que les RM sont construites comme le sont les concepts. Les concepts entrent dans la composition des RM dans la mesure où une RM qui contient des informations encyclopédiques sur l'objet (l'objet est un chat par exemple) est en relation avec le concept correspondant au prédicat qui exprime le concept (*est un chat*, par exemple). L'objet représenté dans la RM est un membre de l'extension du prédicat en question. Un concept, comme indiqué plus haut, c'est une adresse en mémoire qui regroupe des informations sous trois entrées, logique, encyclopédique et lexicale, l'entrée encyclopédique, pour les concepts qui en sont pourvus, permettant d'identifier les objets dans le monde auxquels correspond le concept. **C'est via les concepts qui entrent dans les informations contenues dans son entrée encyclopédique que la RM permet le cas échéant de déterminer l'objet dans le monde qu'elle représente**, ce qui n'implique pas que la représentation naisse de la perception de cet objet. Si je demande à mon fils d'aller me chercher un objet que je viens d'acheter et que je lui décris succinctement, il identifiera cet objet non pas sur la base d'informations qu'il aurait tirées d'une perception antérieure, mais sur la base des informations qu'il a tirées de la description que je lui ai faite. Enfin, les concepts, en ce qui concerne les objets matériels, sont construits sur la base de principes innés²⁰ qui

¹⁸ Je n'entrerai pas dans les détails ici, mais il faut remarquer que cette description de la gestion et du fonctionnement des RM se marie bien avec ce qui a été dit précédemment du fonctionnement de la pertinence (cf. § 12).

¹⁹ La création et la gestion de RM suscitées par des perceptions d'objets dans le monde exceptées, bien évidemment.

²⁰ Cf. Spelke et al. 1992, Baillargeon à paraître, Markman 1989, Keil 1989, Clark 1993, Pinker 1989, 1994.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

font que seuls certains types de concepts sont possibles²¹. En d'autres termes, un concept qui a une extension non vide correspond à un découpage particulier du monde qui sépare les objets qui font partie de l'extension du concept des autres objets et ce découpage n'est pas ou peu arbitraire, ce qui, il faut le noter, n'a rien à voir avec le caractère arbitraire ou non des mots du langage (i.e. un concept n'est pas un mot du langage).

Je voudrais revenir rapidement sur le problème de l'idéalisme et du réalisme. La prémisse P3 est une prémisse idéaliste et relativiste tout à la fois. Que nous dit le relativisme? Qu'il y a de nombreuses visions du monde dont chacune correspond à une réalité et qu'il n'y a donc pas de réalité unique que le langage décrirait et qui vérifierait les propositions exprimées. Dans une position réaliste au contraire, on admet qu'il y a une seule réalité, que le langage a pour objet premier de décrire cette réalité et que c'est cette réalité qui vérifie ou qui falsifie les propositions exprimées. Dans cette optique, Barry Smith a fait une proposition intéressante à un récent workshop ECAI²² il propose ce qu'il appelle "un schéma catégoriel qui est tout à la fois réaliste de façon critique et complet. Ainsi, il a certains des bénéfices de l'idéalisme linguistique et du physicalisme sans (ou tout au moins on l'espère) les désavantages correspondants de chacun" (Smith 1994, 15. Je traduis). La solution de Smith est à la fois élégante et simple²³ elle consiste à préserver le monde réel, en autorisant un certain arbitraire dans les limites (ou les frontières) des objets qui le composent. "Les entités en question (fiat-objet and fiat-processus) sont des portions autonomes d'une réalité extensionnelle autonome et sont "objectives" dans cette mesure. Leurs limites respectives, cependant, sont créées par nous²⁴ ce sont les produits de nos activités mentales et linguistiques, et de normes et d'habitudes conventionnelles qui leur sont associées" (Ibid., 21. Je traduis). Ceci permet aussi de préserver la notion de vérité²⁵ "Des morceaux de réalité (...) peuvent de cette façon être dits exister dans la réalité autonome, et rendre nos jugements vrais, mais la reconnaissance de telles entités est encore consistante avec ce sain respect pour le rasoir d'Ockham qui est la marque de toute ontologie scrupuleuse" (Idem). Ce que je propose, c'est de réduire la part d'arbitraire dans le découpage de la réalité, cette réduction passant par la façon (non arbitraire) dont se créent les concepts.

Ainsi, dans cette optique, une RM est liée à l'objet du monde qu'elle représente par le biais des concepts qui entrent dans les propositions qui composent l'entrée encyclopédique de cette RM. C'est cette caractéristique des RM et des concepts qui permet de comprendre ce qui se passe dans la fiction. La fiction exploite précisément la façon dont sont constituées les RM: une RM est créée pour un personnage de fiction à partir des renseignements donnés dans le texte de fiction et la RM en question a une entrée encyclopédique qui regroupe ces informations avec les concepts correspondant. Dans cette entrée, on trouve aussi la proposition *X est un personnage de fiction* qui bloque toute tentative de détermination d'un objet particulier dans le monde ou d'intervention dans l'action (au théâtre par exemple).

La fiction partage avec les contrefactuelles, le faire-semblant et les métaphores (quand elles sont nécessairement fausses, cf. Reboul à paraître²⁶)

²¹ Dans cette hypothèse, un concept correspondant à *parties non détachées de lapin* (Gavagai, cf. Quine 1977) ou à *grue (vert avant une certaine date ou bleu après cette date, cf. Goodman 1984)* sont impossibles.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

une particularité quant à la composition des contextes par rapport auquel les énoncés sont interprétés. Le contexte ne peut en effet contenir que des propositions qui ne soient pas contradictoires entre elles. Or les énoncés de fiction, les métaphores ou les contrefactuelles expriment des propositions qui sont le plus souvent fausses et qui ont de grandes chances de contredire certaines propositions qui interviennent dans l'environnement cognitif et qui sont tenues pour vraies. Ces propositions ne doivent pas intervenir dans le contexte. J'ai appelé cette particularité la *supposition* (cf. Reboul à paraître d).

Ainsi, on le voit, on peut rendre compte des usages référentiels de termes référentiels qui ne désignent pas un objet dans le monde *via* la sémantique des RM sans adopter une attitude idéaliste ou solipsiste. Quant au dernier problème qui donne une justification apparente à l'attitude idéaliste, le caractère flou ou vague du langage, on peut en rendre compte en attribuant ce caractère flou ou vague non au langage, mais à son usage. Je n'en dirai pas davantage ici (mais cf. Sperber & Wilson 1986, Reboul 1989, 1993, 1995, 1996, à paraître d, Moeschler & Reboul 1994).

10. Conclusion: Linguistics and the millenium

Le paradigme idéaliste semble dominant aujourd'hui en linguistique francophone, mais cela ne signifie pas que l'on doive nécessairement l'adopter. J'espère avoir montré plus haut qu'il peut y avoir certains avantages à ne pas s'y plier et que d'autres voies, réalistes, sont possibles. Je voudrais maintenant en revenir aux trois questions soulevées par Nerlich et Clark sur la *Linguist list* et y donner mes propres réponses

- (i) La linguistique, à l'image des sciences exactes, progresse-t-elle, ou, au contraire, régresse-t-elle, ou encore, est-elle dans une situation circulaire sans progression ni régression?
- (ii) Quelles sont les trois découvertes les plus importantes de la linguistique?
- (iii) Dans quelle(s) direction(s) la linguistique doit-elle aller?

La réponse à la première question, selon moi, est que la linguistique est soit dans une situation circulaire, soit en phase de régression. La réponse à la seconde question est l'hypothèse innéiste et la grammaire universelle de Chomsky, la nature systématique du langage et la distinction langue/parole de Saussure, l'approche gricéenne des phénomènes pragmatiques et plus particulièrement la théorie de la pertinence. Enfin, je pense que la linguistique doit adopter une attitude réaliste (pour les raisons exposées plus haut), avec une méthodologie plus rigoureuse que celle qui est trop souvent adoptée (qui peut se décrire comme fonctionnaliste faible) et qu'elle doit s'orienter dans la voie des systèmes hybrides, mi-représentationnalistes (et fonctionnalistes au sens dur), mi-connexionnistes²².

²² Sur ce type d'approches, cf. Hallam 1995.

(2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.

BIBLIOGRAPHIE

Apothéloz, D. & Reichler-Béguelin, M-J. (1995) "Construction de la référence et stratégies de désignation", in *TRANEL* 23, 227-271.

Ariel, M. (1990): *Accessing noun phrase antecedents*, London/New York, Routledge.

Asher, N. (1993) *Reference to abstract objects in discourse*, Dordrecht, Kluwer.

Austin, J.L. (1970) *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.

Baillargeon, R. (à paraître) "The object concept revisited: new directions in the investigation of infants' physical knowledge", in Granrud, C. (ed.) *Visual perception and cognition in infancy*, Hillsdale, N.J., Erlbaum.

Blass, R. (1985) "Cohesion, coherence and relevance", polycopié, Université Collège, Londres.

Bosch, P. & Geurts, B. (1990): "Processing definite NPs", in *Rivista di linguistica* 2/1, 178-199.

Brown, G. & Yule, G. (1983) *Discourse analysis*, Cambridge, Cambridge University Press.

Charolles, M. (1994a) "Cohésion, cohérence et pertinence du discours", in *Revue Internationale de Linguistique française* 29, 125-151.

Charolles, M. (1994b): "Comment et quand sont interprétés les NP définis notamment associatifs?", in Schnedecker, C., Charolles, M., Kleiber, G. & David, J. (eds.): *L'anaphore associative: aspects linguistiques et automatiques*, Paris/Metz, Klincksieck, 175-207.

Clark, E.V. (1993) *The lexicon in acquisition*, New York, Cambridge University Press.

Gaiffe, B., Reboul, A. & Romary, L. (à paraître) "Les SN définis: anaphore, anaphore associative et cohérence", in *Actes du Colloque International "Relations anaphoriques et (in)cohérence"*, 1-3 décembre 1994, Anvers.

Geach, P. (1980) *Reference and generality: an examination of some medieval and modern theories*, Ithaca/Londres, Cornell University Press.

Goodman, N. (1984) *Faits, fictions et prédictions*, Paris, Minuit.

Hallam, J. (ed.) (1995) *Hybrid problems, hybrid solutions*, Amsterdam/Oxford/Washington, IOS Press.

Heim, I.R. (1982) *The semantics of definite and indefinite noun phrases*, Amherst, Mass., reproduced by Graduate Linguistic Student Association, Department of Linguistics, South College, University of Massachusetts.

- (2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M.-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.
- Kamp, H. & Reyle, U. (1993) *From discourse to logic*, Dordrecht, Kluwer (2 volumes).
- Karttunen, L. (1976) "Discourse referents" in McCawley, J.D. (ed.): *Syntax and semantics 7, Notes from the linguistic underground*, NY/Londres, Academic Press.
- Keil, F. (1989) *Concepts, kinds and conceptual development*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Kempson, R. (1975) *Presupposition and the delimitation of semantics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Markman, E. (1989) *Categorization and naming in children: problems of induction*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Moeschler, J. (1989) *Modélisation du dialogue* *représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès.
- Moeschler, J. & Reboul, A. (1994) *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Pinker, S. (1989) *Learnability and cognition: the acquisition of argument structure*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Pinker, S. (1994) *The language instinct: the new science of language and Mind*, Allen Lane, Penguin.
- Quine, W.V.O. (1977) *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion.
- Reboul, A. (1989) "Relevance and argumentation: how bald can you get", in *Argumentation 3*, 285-302.
- Reboul, A. (1990) "The logical status of fictional discourse: what Searle's speaker can't say to his hearer", in Burkhardt, A. (ed.) *Speech acts, meaning and intentions: critical approaches to the philosophy of John Searle*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 336-363.
- Reboul, A. (1992) "Le paradoxe du mensonge dans la théorie des actes de langage", in *Cahiers de Linguistique française 13*, 125-147.
- Reboul, A. (1993) "Le poids des pères, le choc des fils *prédicats de phase, modificateurs et identification*", in *Cahiers de linguistique française 14*, 229-246.
- Reboul, A. (1995) "Broken bottles, ex- or future prime ministers, non-existent houses and the progressive: time and modifiers", in Amsili, P., Borillo, M. & Vieu, L. (eds.) *Time, space and Movement: meaning and knowledge in the sensible world*, Bonas.
- Reboul, A. (1996) "Le paradoxe de l'imperfectif: événements, causalité et états de faits", in Landheer, R. & Smith, P.J. (eds.) *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 39-57.

- (2000), in Moeschler, J. & Reichler-Béguelin, M-J. (eds) *Référence temporelle et nominale*, Berne, P. Lang, 41-69.
- Reboul, A. (à paraître a): "(In)cohérence et anaphore: mythes et réalités", in *Actes du Colloque International "Relations anaphoriques et (in)cohérence"*, 1-3 décembre 1994, Anvers.
- Reboul, A. (à paraître b) *"Combien y a-t-il de poulets ici? Les référents évolutifs, identité et désignation"*, in Kleiber, G., Schnedecker, C. & Tyvaert, J-E. (eds.): *Problèmes de continuité référentielle*, Paris, Klincksieck.
- Reboul, A. (à paraître c) *"A language-based metaphysics for evolving reference"* in Reboul, A. (ed.): *Evolving reference: time and objects*, Amsterdam, Benjamins, Coll. Pragmatics and Beyond.
- Reboul, A. (à paraître d) *Réalités de la fiction*.
- Reboul, A. (à paraître e) *"La fiction et le mensonge les "parasites" dans la théorie des actes de langage"*, in Brassac, Ch. (ed.): *Les actes de langage*, Paris, L'harmattan.
- Reboul, A. (à paraître f) *"What, if anything, is accessibility? A relevance-oriented criticism of Ariel's Accessibility theory of referring expressions"*, Acts of the 6th International Conference on Functional Grammar, 22-26 août 1994, York.
- Récanati, F. (1981) *Les énoncés performatifs*, Paris, Minuit.
- Recanati, F. (1993) *Direct reference: from language to thought*, Oxford, Basil Blackwell.
- Russell, B. (1905) *"On denoting"* in Marsh, R.Ch. (ed.): *Logic and knowledge Essays by Bertrand Russell from 1901 to 1950*, Londres/NY, Allen & Unwin/Macmillan, 41-56.
- Searle, J. & Vanderveken, D. (1985) *Foundations of illocutionary logic*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Smith, B. (1994): *"Fiat objects"*, in *Acts of ECAI'94 Workshop W2, Parts and wholes: conceptual Part-Whole Relations and Formal Mereology*, 15-23.
- Spelke, E.S., Breinliger, K., Macomber, J. & Jacobson, K. (1992) *"Origins of knowledge"*, in *Psychological Review* 99, 605-632.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1986) *"Façons de parler"*, in *Cahiers de Linguistique française* 7, 9-26.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1995) *Relevance: communication and cognition*, Oxford, Basil Blackwell (2^e édition).
- Vanderveken, D. (1988) *Les actes de discours*, Bruxelles, Mardaga.
- Wilson, D. (1975) *Presuppositions and non-truth-conditional semantics*, New York, Academic Press.